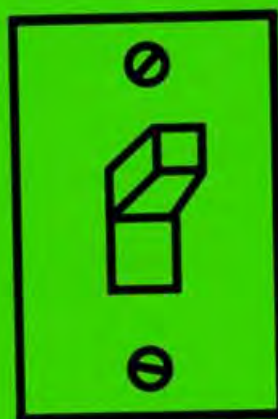


SÉMINAIRE 2014-2015

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (XVIII)

Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI



LA CHOUETTE DE MINERVE
PREND SON ENVOL À LA
TOMBÉE DE LA NUIT

avril 2015

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Dix-huitième *Troisième*.

« Il y a, vous le savez, les fameuses trois vertus dites justement théologiques. Ici on les voit se présenter aux murailles exactement partout sous la forme de femmes plantureuses.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après ça, à les traiter de symptômes, on ne force pas la note, parce que définir le symptôme comme je l'ai fait, à partir du réel, c'est dire que les femmes l'expriment aussi très très bien le réel, puisque justement j'insiste sur ce que les femmes ne sont pas-toutes.

Alors, là-dessus, l'espérance, non, la foi, l'espérance et la charité, si je les signifie de la foire, de laisse-spère-ogne – lasciate ogni speranza – c'est un métamorphème comme un autre, puisque tout à l'heure vous m'avez passé ourdrome, les dénommer de ça et de finir par le ratage type, à savoir l'archiraté, il me semble que c'est une incidence plus effective pour le symptôme, pour le symptôme de ces trois femmes.

Ça me paraît plus pertinent que ce qui, au moment où on se met à rationaliser enfin tout, se formule par exemple comme ces trois questions de Kant avec lesquelles j'ai eu à me dépêtrer à la télévision, à savoir : que puis-je savoir, que m'est-il permis d'espérer – c'est vraiment le comble – et que dois-je faire ? C'est quand même très curieux qu'on en soit là. Non pas bien sûr que je considère que la foi, l'espérance et la charité soient les premiers symptômes à mettre sur la sellette. Ce n'est pas des mauvais symptômes, mais enfin ça entretient tout à fait bien la névrose universelle... n'est-ce pas, c'est-à-dire qu'en fin de compte les choses n'aillent pas trop mal, et qu'on soit tous soumis

au principe de réalité, c'est-à-dire au fantasme. Mais enfin quand même l'Église est là qui veille, et une rationalisation délirante comme celle de Kant, c'est quand même ce qu'elle tamponne. »

Alors, pour revenir un peu sur la **Caritas** — **Agapé** en grec —, c'est une des 3 occurrences de l'amour. Comme vous le savez, il y a :

⇨ **Éros** qui est un amour, disons à connotation sexuelle ;

⇨ Il y a la **Filia** qui est l'amitié, un amour dans lequel il n'y a pas forcément consommation sensuelle ;

⇨ Et l'**Agapé** qui est l'amour politique, l'amour du prochain ; c'est une certaine manière de se situer par rapport à une position métaphysique avec les Dieux, de voir comment on traite son prochain. C'est la manière de croire en les Dieux pour les Grecques, de voir comment on traite son prochain, c'est-à-dire avec quelles qualités on le traite.

Donc là, on est sur une structure trinaire chez les Grecques, trinitaire. Et pour reprendre le contexte de ce petit passage de *la Troisième* — la dernière fois on a essayé de traiter ensemble du « il n'y a pas de rapport sexuel » et d'éclairer sous diverses formes cette parole de Lacan qui peut paraître assez énigmatique — et, en l'occurrence, le troisième de nous trois, Isidore Ducan pour les facebookiens, nous a dit : « Vous avez parlé du rapport sexuel tout le temps la dernière fois, mais vous n'avez pas une seule fois abordé le terme de **fantasme**. Donc si vous dites qu'il y a tout dans *la Troisième*,

il doit y avoir le terme de fantasme ». Et il l'a trouvé effectivement :

« [...] c'est-à-dire qu'en fin de compte les choses n'aillent pas trop mal, et qu'on soit tous soumis au principe de réalité, c'est-à-dire au fantasme. »

Le fantasme qu'il assimile au principe de réalité.

Pour faire le lien avec la dernière fois, **le fantasme** est l'élément clé avec **le symptôme** — dont il est indissociable — de la possibilité de penser la cure analytique.

Parce qu'aujourd'hui nous sommes le 19 avril mais il faut savoir que quand Lacan est interrogé à Rome, il y avait une grève quelque part et ça, il appelle ça :

un symptôme



Quelque chose qui vient du Réel et qui vient perturber la bonne marche des choses.

À Rome, une grève des trains par exemple et en 1912, entre le 14 et le 15 avril **le naufrage du Titanic**. Il y a un peu plus de 100 ans, 103 ans, et ça, on peut dire que c'est **le symptôme de notre civilisation**, le symptôme majeur.

C'est pour ça qu'il y a autant de fascination autour ce symptôme-là, parce qu'il y avait à l'époque dans ce que les Allemands appellent *Zeitgeist*, c'est-à-dire l'esprit du temps. Il faut savoir qu'en 1898 sort un roman anglais¹ avec très précisément l'histoire du Titanic qui est racontée sur un mode romancé, avec le même genre de paquebot, avec 3 hélices, le même tonnage, etc., et pour couronner le tout, l'auteur l'appelle Titan.

Donc quelque part, déjà inscrit dans le Symbolique quelque chose va venir du Réel pour confirmer qu'il y avait une place déjà prévue dans le Symbolique pour cet événement-là.



¹ Il s'agit du roman *Futility* de Morgan Robertson mettant en scène en 1898 le naufrage d'un paquebot appelé Titan sur un iceberg, quatorze ans avant le naufrage réel du Titanic.

Là, on a un rapport entre le **Symbolique** et le **Réel** qui est absolument stupéfiant et qui caractérise la notion de symptôme au sens le plus large.

Ça, c'est *un* des aspects du symptôme, c'est-à-dire que :

Le symptôme correspond en tant que formation signifiante à un nœud signifiant adressé à l'Autre, mais c'est un Autre qui est encore non barré, c'est-à-dire quelque chose qui attend sa verbalisation, sa signification, sa symbolisation.

C'est la première manière d'envisager le symptôme :

Le symptôme comme un message adressé à l'Autre.

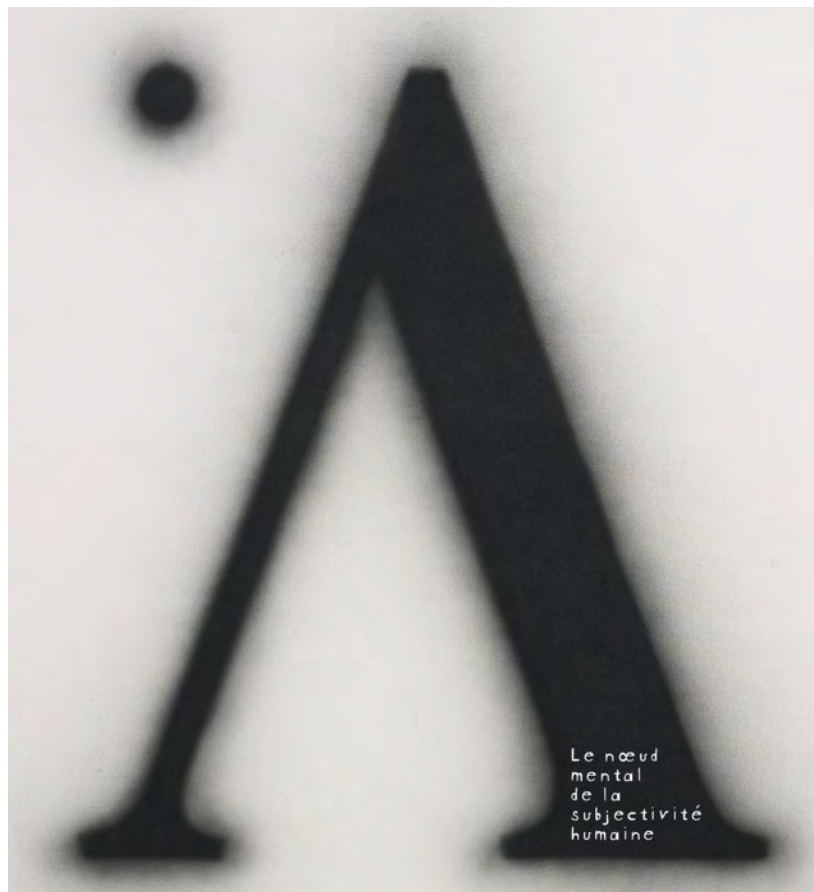


C'est d'ailleurs comme ça que dans un premier temps Lacan envisage le symptôme, Freud aussi d'ailleurs :

Le symptôme est là et raconte, dit quelque chose, de la vérité du sujet qu'il s'agit d'interpréter, l'interprétation étant censée venir à bout du symptôme.

Après évidemment, les choses se compliquent, c'est-à-dire que le symptôme régresse, mais pas totalement :

Quelque chose résiste au symptôme
parce que là, se découvre un nœud de jouissance.



C'est là où on aborde le problème du **fantasme**.

Dans un premier temps, la cure analytique va essayer de permettre l'interprétation du symptôme jusqu'à ce que se révèle le point de blocage de résolution intégrale du symptôme ; parce que le fantasme qui est là pour bloquer le trou du grand Autre, le fait de ne pas pouvoir accéder à quelque chose, va générer un plus-de-jouissance chez le sujet.

C'est la fameuse phrase de Freud quand il s'aperçoit qu'en disant ce qui se passe, quand l'homme aux rats lui raconte ce qui se passe, il lit dans les propos mêmes de l'homme aux rats :

Une jouissance par lui-même ignorée.



Donc là, on commence à placer le rapport entre **symptôme** et **fantasme**.

Parce qu'évidemment, l'autre côté du symptôme c'est effectivement la jouissance qu'il génère.

Cette **jouissance**, on peut la voir aujourd'hui dans la manière dont on peut voir le Titanic ; c'est-à-dire qu'il y a une forme de **fascination**.

Celui qui a fait le film, James Cameron, quand il est descendu, il avait l'impression de pénétrer un lieu sacré, quelque chose d'un ordre mystique supérieur, parce que ce qui se donnait à voir là, c'était vraiment **une jouissance à l'état pur**. Ces dorures, ces ponts magnifiques, etc., engloutis sous l'eau, ce côté à la fois fascinant et absolument répugnant que peut avoir une jouissance ; alors on s'imagine que si on extrayait ça de l'eau — c'est pour ça d'ailleurs qu'on ne le sort pas de l'eau, alors qu'on aurait les moyens techniques de le faire —, mais ça fait comme la fascination que peut faire éprouver une pieuvre ou un poulpe dans son élément naturel ; et dès qu'on le sort de là, ça se présente comme une espèce de masse informe répugnante.



Quelque chose d'une pure palpitation de vie, sans aucun sens.

et donc on a ces **deux aspects de la jouissance** :

⇒ **la jouissance du symptôme**

⇒ **et l'inscription dans le Symbolique**

Ça, c'est juste pour mettre un peu en scène la notion de **symptôme** par rapport au **fantasme** ; parce que là, on a une clé justement pour comprendre **l'impasse de la philosophie** et **l'impasse de Kant** qui est relevée par Lacan. Mais justement, je ne le prends pas comme un dénigrement de Kant, au contraire, Lacan s'en tient d'abord à lui comme à une référence puisque dans tous ses écrits, l'œuvre de Kant l'a beaucoup aidé, comme celle de Hegel. Lacan pointe justement, dans le rapport à la Chose — parce que c'est Kant quand même qui après le *Cogito* de Descartes va lire le sujet cartésien d'une certaine manière, qui va permettre son déploiement par Hegel et ensuite ce que va en faire Lacan donc il n'y a pas vraiment de discrédit — c'est juste que Lacan pointe là où est **l'impasse** :

L'impasse entre fantasme et symptôme.

Ce qui permet d'éclairer beaucoup de choses.

Dans le passage du symptôme au sinthome ; le sinthome, c'est comme une tentative de résoudre le problème par le fait de coller les deux.

C'est-à-dire que :

Le sinthome, c'est comme symptôme + fantasme.



C'est une manifestation signifiante, mais la dernière possible sans laquelle le sujet n'est plus rien.

C'est en cela qu'il réclame une identification.

C'est le dernier point le plus lointain dans lequel on puisse aller, si ça disparaît, il n'y a plus rien. La seule chose qui peut venir à la place, ce n'est rien ; donc ça veut dire un autisme psychotique absolu, sans plus aucun support pour le sujet.

Alors :

Traversée du fantasme
Identification au sinthome

La « traversée du fantasme », c'est un hapax.

D'abord, je voudrais différencier la manière dont se présente le **symptôme** et le **fantasme** puisqu'on va les coller ensemble avec l'histoire du **sinthome**.

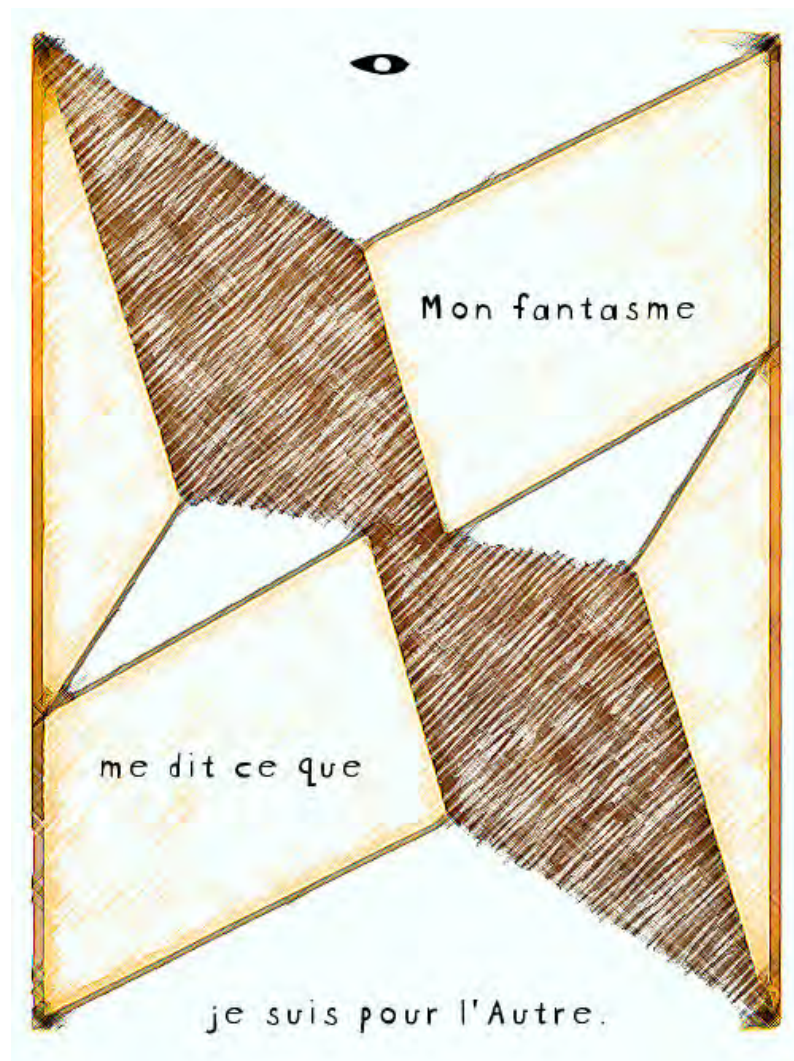
⇒ Le **symptôme** se présente comme un **nœud de manifestations signifiantes** qui demande à être interprété par un **Autre non barré**.

C'est quelque chose qui est **progrédient**, qui va vers. Qui va vers l'analyste notamment ; l'analysant propose son symptôme à l'analyste pour entendre quelque chose de son symptôme.



⇒ Le fantasme est aussi une manifestation signifiante, c'est un scénario ; un scénario dans lequel le rapport sexuel a lieu. Le fantasme est le scénario qui met en scène la possibilité du rapport sexuel.

Le fantasme lui-même répond à la question :
« Qui je suis pour l'autre en tant qu'objet ? »



Le fantasme est une manifestation signifiante — un nœud signifiant —, mais qui est INERTE, qui n'est pas interprétable.

C'est justement pour ça que « tonton Hannibal » demande à ce que l'analysant vienne apporter par le travail d'interprétation son fantasme pour être dévoré. Lacan dit :

Mange ton dasein !



L'identification finale au symptôme, pour en avoir une représentation — parce que tout ça peut paraître assez abstrait — il y a deux œuvres assez connues qui permettent de voir ça c'est :

⇨ *Le médecin de campagne* de Kafka

⇨ *Parsifal* de Wagner

Le plus connu, c'est le Parsifal de Wagner, en principe tout le monde connaît ça. Amfortas souffre d'une blessure inguérissable et il ne peut pas sacrifier au rituel du Graal que son père Titurel ordonne. La voix de Titurel qui est un baryton vient dire « Amfortas, où tu en es avec ton protocole du Graal ? »; Amfortas ne peut pas parce qu'il a cette blessure-là.

La blessure d'Amfortas, on peut dire que c'est son symptôme.

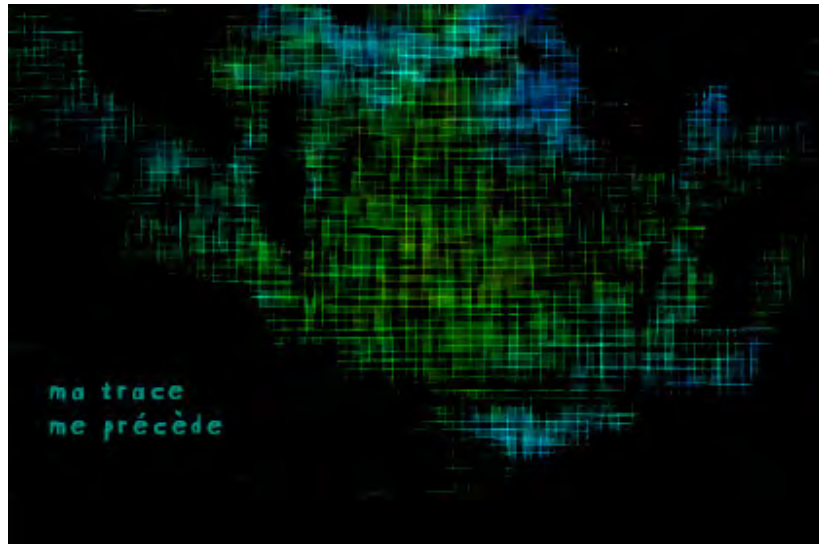
Et il le nourrit, d'une certaine manière. C'est pour ça que Syberberg dans le film qu'il fait sur Parsifal, extrait la blessure — après, je vais parler du médecin de campagne de Kafka et la blessure qu'il décrit sur un jeune qui demande au prêtre de le laisser mourir, parce que c'est cette blessure qui l'empêche de mourir — là, on est vraiment dans la notion de **sinthome** :

Le sinthome est cette manifestation signifiante sans quoi le sujet n'a plus aucun support.

C'est le dernier support possible du sujet.

C'est-à-dire une matérialité, mais une matérialité qui passe par une motérialité ; c'est quand même une manifestation signifiante, on n'est pas dans le corps à proprement parlé — on est dans l'être puisque l'être, on n'y accède jamais — c'est juste le protocole fantasmatique et cette identification-là qui permet de s'identifier à une manifestation signifiante

qui est notre propre symptôme avec lequel nous avons à faire, sans quoi nous n'avons plus de support, on est mort ou complètement psychotique, c'est-à-dire sans plus aucun univers symbolique auquel se référer.



Pour reprendre une petite différence qui m'est revenue à l'esprit entre le symptôme et le fantasme :

⇨ Le **symptôme** — par exemple un lapsus — ça peut être désagréable sur le coup, mais ensuite on se livre volontiers à son interprétation et *on peut le partager avec d'autres* ;

⇨ Tandis que le **fantasme**, c'est autre chose. Le fantasme c'est quelque chose à quoi on tient et *on ne veut absolument pas le livrer aux autres* parce que c'est absolument honteux pour le sujet.

C'est quelque chose qui est radicalement différent entre symptôme, duquel on peut jouer dans son interprétation tandis qu'on protège à mort son fantasme.

J'ai l'exemple de quelqu'un qui me raconte qu'il était à Paris, puis qu'il est parti dans un pays musulman où il m'a dit s'être trouvé libéré de la sollicitation féminine. Voir toutes ces belles femmes à Paris, les affiches, les magazines, etc., finalement, le soumettait à une telle pression que là, il allait mieux. Mais en fait, ce qu'il dit là, c'est qu'il aime voir les femmes nues, il ne faut pas confondre : son fantasme, c'est que l'autre voit qu'il aime voir.

C'est-à-dire que c'est le regard, c'est là où il est dans le fantasme, c'est ce qu'il ne veut pas livrer, mais c'est ça qu'il va finir par livrer en analyse.



Parce qu'au fond, là, il est honteux de cette chose-là. Même les fantasmes diurnes par exemple, si vous rêvez de cette belle femme, de ce que vous pourriez lui faire, etc. ; les femmes vice-versa — c'est le cas de le dire — si vous deviez le dire immédiatement, vous seriez extrêmement gêné de dire ça.

Par contre, un **symptôme**, ce n'est pas pareil. Petit à petit, on s'habitue à jouer avec son symptôme. Le **fantasme**, c'est autre chose, il faut aller le chercher dans la cure, parce que c'est ce qui bloque l'analysant.

Le fantasme, c'est la fenêtre sur le Réel.

Il a l'impression que tout son être y est là-dedans — et quelque part, il n'a pas tort, d'une certaine manière — c'est par cette fenêtre-là qu'il voit le monde, donc il y tient beaucoup, quitte à vouloir arrêter tout le temps son analyse pour ne pas arriver à ce point — là, alors que c'est vraiment le point libérateur à partir de quoi il peut passer sur un autre plan.

La butté c'est que :

**Le fantasme à la différence du symptôme,
s'adresse à un Autre barré.**

Parce qu'il n'y a pas de réponse, justement.

On ne peut pas répondre. Donc ça change, là, c'est un véritable passage ; si on cherche une passe, là, il y a passage de la passe ; c'est-à-dire :

Prendre en soi et pour soi et tirer toutes les conséquences que l'Autre est définitivement barré.

Voilà le passage du symptôme au fantasme. Et d'ailleurs, le fantasme est tellement sensible que la plupart des analysants s'offrent eux-mêmes à l'analyste plutôt que la parole de vérité qui va leur permettre de dénouer leur propre fantasme, de le traverser. C'est ça aussi qu'on voit dans *le Silence des agneaux* avec cette ambivalence entre Hannibal Lecter qui demande à manger le fantasme et la jeune héroïne jouée par Jodie Foster.

Le contrepoint de *Télévision* c'est :

la position du saint

Un saint ne fait pas partie de la hiérarchie ecclésiale, c'est le contraire d'un prêtre. Il ne prêche pas au nom d'un grand Autre, il est au contraire celui qui est au rebut.

C'est celui, comme dit Lacan, qui « décharite » parce qu'il se tient prêt à avoir pris la conséquence pour lui de l'inexistence du grand Autre, donc il se tient à côté.

Il n'est plus dans la capacité d'être dans le même espace socio-symbolique de tout le monde.

Et ça, c'est la position lacanienne psychanalytique par excellence de ceux qui ont effectivement accompli **la passe**.

Donc là, quand vous lisez les Tweets de Jacques-Alain Miller sur Juppé ou Obama, on voit bien qu'il n'est passé nulle part... C'est du journalisme ! C'est-à-dire que c'est impossible de faire du journalisme, après, c'est impossible. Radicalement impossible parce que :

Vous ne pouvez plus nourrir le système dont vous demandez aux analysants de s'extraire, parce que c'est là que réside leur symptôme, c'est-à-dire dans cette croyance au grand Autre.

On ne peut pas passer les 3/4 de son temps à faire soi-disant l'analyste et le reste de son temps à nourrir le système médiatique. C'est absolument impossible.

Voilà, c'est pour ça que Lacan lui, avec les médias, il était très très clair là-dessus ; c'est-à-dire *Télévision, Radiophonie...* il donnait une interview et puis il maitrisait de bout en bout et il n'allait pas faire des débats contradictoires et des débats sur qui va gagner du FN, du PS, etc. ; ça, c'est justement du grand cirque. C'est ça, la réalité, donc le fantasme, ça, on est en plein fantasme, là ! Et quand on est dans la nourriture de ce fantasme-là, on ne peut pas s'en extraire parce que chaque fois qu'on en parle, on le nourrit, c'est ça que Lacan explique très bien. Dès que vous êtes dans ça, que vous commentez, que vous vous indignez, que vous êtes là, etc. :

Vous nourrissez le fantasme.



Et vous nourrissez le symptôme. Radicalement.

C'est pour ça que tous les soi-disant « psychologues » que vous entendez qui vont faire des interventions comme certains qui mettent la photo de Tobira à la place de leur photo d'identité, mais c'est tellement débile ! On ne peut pas être psychanalyste et s'identifier à Tobira. Ça veut dire qu'on n'a rien compris à la psychanalyse.

C'est très simple la psychanalyse. Si vous y allez, vous y allez jusqu'au bout, sinon ce n'est pas la peine ou alors c'est que vous êtes des escrocs, c'est-à-dire que vous racontez des trucs pour faire du business.

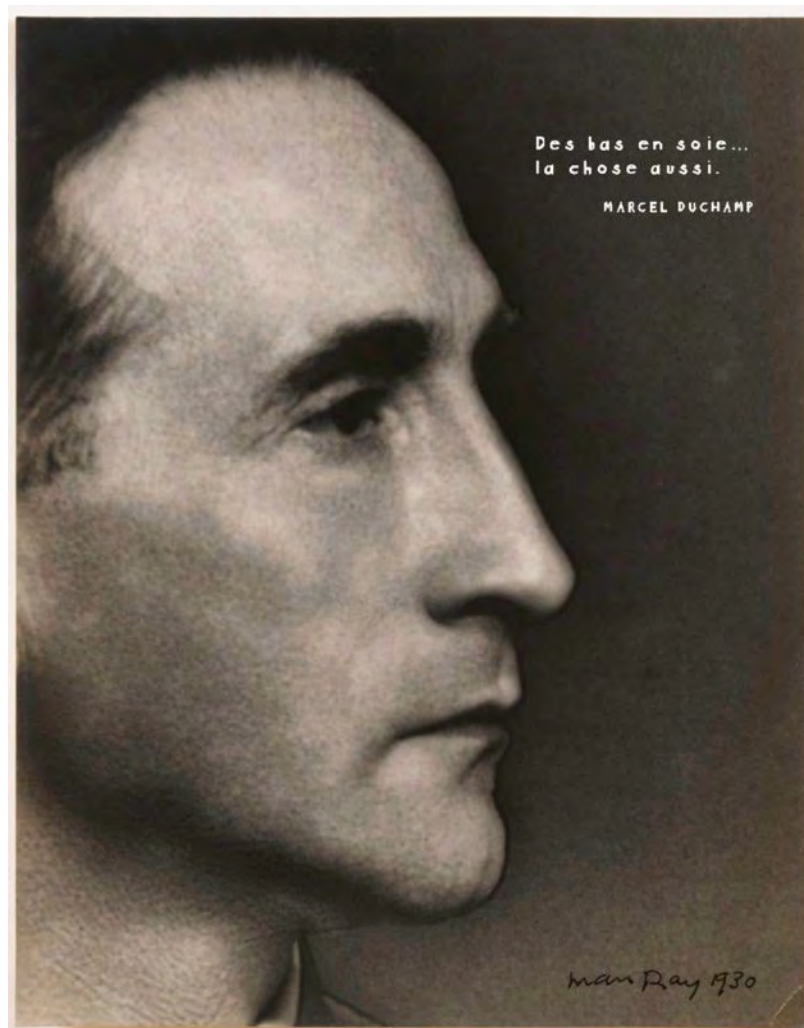
Alors il y en a qui font ça, c'est un business comme un autre, un peu près... Parce que vendre des armes ou de la connerie, quelle est la différence, au final ? Puisque c'est du fantasme.

Donc, ne plus nourrir le fantasme.



Par rapport à la **Chose-en-soi** de Kant et ce qu'amène Kant dans **la révolution du sujet**, ce que Lacan pointe là, c'est le fait que Kant n'arrive pas à passer — mais déjà Hegel en radicalisant Kant montre que justement Kant ne va pas assez loin donc Lacan va radicaliser ça —, mais là Lacan pointe dans Kant le fait qu'il ne passe pas au stade justement, de l'autre côté où :

la Chose n'est plus substantielle.



Kant n'arrive pas à dépasser le cadre du fantasme malgré sa tentative, parce qu'entre la première partie de la question, entre le phénomène et le noumène, dans le système qu'il a

mis en place, il ne peut pas faire autrement dans la logique qu'il déploie que de *substantialiser* la Chose :

Das Ding

C'est ce qui vient masquer le trou, c'est le mot, qui vient boucher le trou de ce qu'il repère déjà dans la Critique de la raison pure.



À partir de là, Hegel va aller un pas de plus justement pour dépasser **l'impasse kantienne** qui fait qu'effectivement l'Église ne peut que, comme les kantien orthodoxes déclarés — ça va de Habermas à l'ancien ministre Ferry — qui sont dans la lettre même de Kant et qui donc ne peuvent pas dépasser l'horizon kantien de son impasse, parce que :

La trahison d'un auteur c'est de rester dans sa lettre.

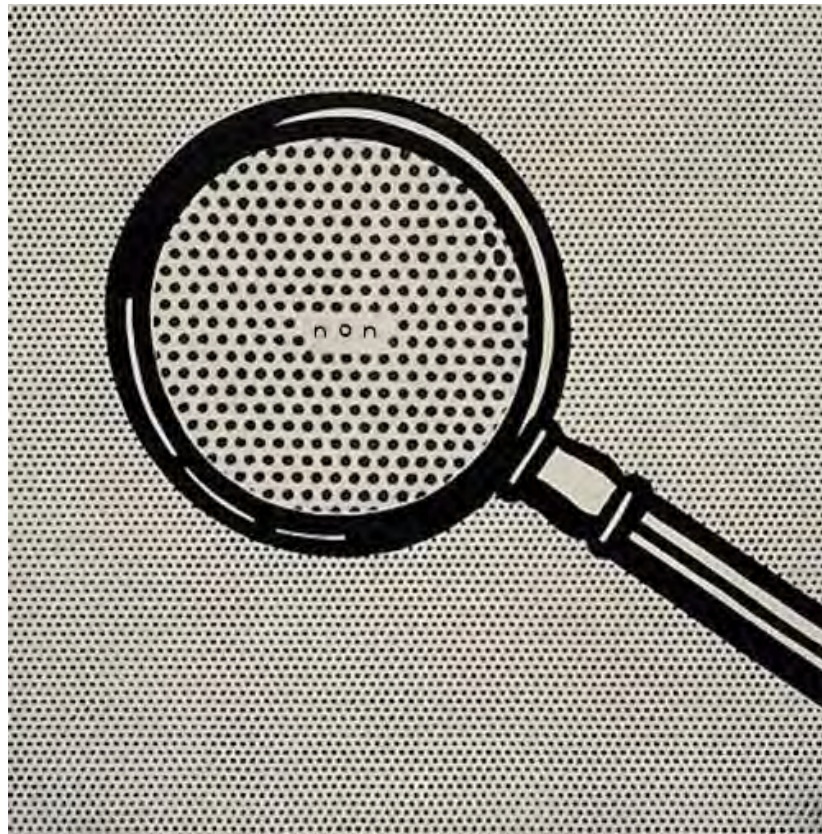
in·sta·ble

C'est pour ça que Lacan dit qu' « il faut passer par mes signifiants ». Et donc, il faut jouer Kant contre Kant ; Kant contre Kant lui-même.

Parce que justement l'**universel**, la « **psychanalyse est universelle** » — Freud veut qu'elle soit universelle et elle est universelle — parce que :

C'est la notion même de sujet qui est le singulier universel.

Il n'y a pas d'autre universel que le sujet lui-même dans sa singularité.



Voilà où il est le point d'universel.

Donc évidemment, là, Kant se fait épingler — et c'est bien, c'est bien fait pour lui ! — Lacan le fait parfaitement bien, et en très grande connaissance de cause puisqu'il connaît — et très bien même ! — dans *la Critique de la raison pure* du départ, **les antinomies kantiennes** dont il va se servir pour **les formules de la sexuation** ; c'est-à-dire ce qui n'est pas susceptible d'expérience comme le cosmos, etc., le pas-tout, tout ça ; il tire ça de ça. Lacan sait aussi la dette qu'il a vis-à-vis de Kant, mais il montre là où il s'arrête.

Ensuite :

On peut jouer Kant contre lui-même.



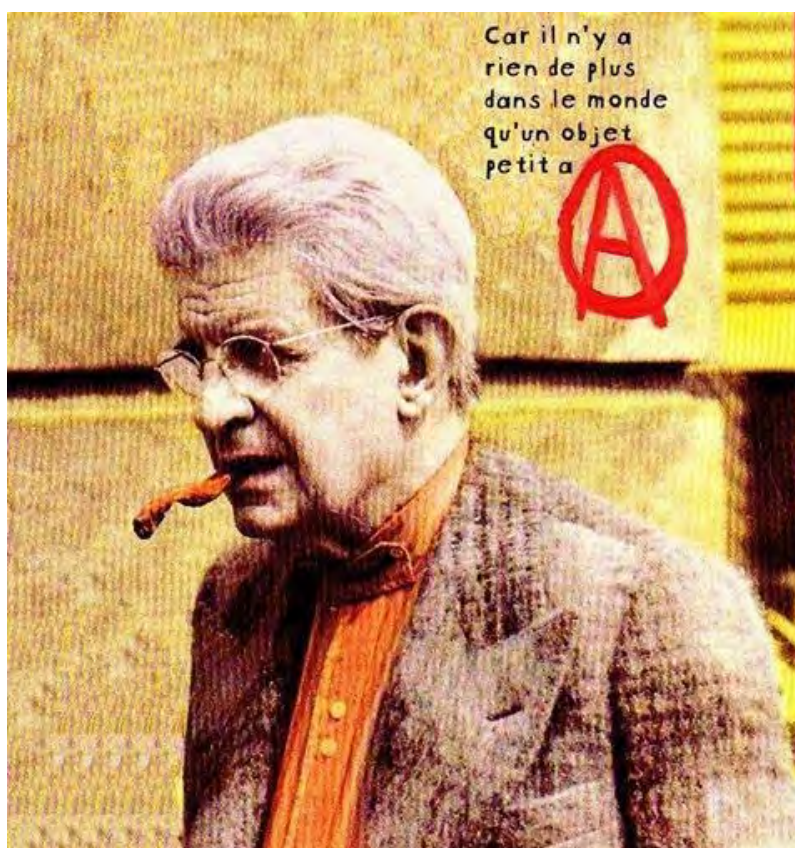
... et entendre l'inconscient de Kant — pourquoi pas ? — dans son texte et voir qu'effectivement, il amène la possibilité du sujet vue par Hegel — **le sujet comme substance** — et la possibilité qu'on a aujourd'hui d'arriver à

inclure dans notre propre pratique, dans notre propre vie — parce que sinon si c'est juste pour faire des films sur Youtube, pour blablater, on s'en fout ! — donc il faut que ça nous serve à quelque chose dans notre propre vie.

Et là, effectivement, dans l'enseignement lacanien, c'est quelque chose de très concret.

Outre de pouvoir être considéré entre guillemets « anti-philosophes », on peut dire aussi que :

**Lacan est celui qui permet à la philosophie
de sortir de son impasse
en amenant son objet petit a.**



Grâce à cet objet petit a, il permet de ne pas dissocier celui qui tient sa propre théorie de sa propre théorie puisqu'il est

obligé de s'inclure lui-même là-dedans et d'avoir questionné son propre fantasme.

Sinon, ça ne tient pas, la philosophie. C'est comme la science, c'est le fantasme de quelqu'un qui présente ça comme une **objectivité**, mais chaque scientifique voit ça par **la fenêtre de son fantasme**.

Sinon, on est dans **une logique hypothético-déductive**, projective, et on ne tient pas compte du **fantasme**. Ça ne marche jamais. Ça ne marche jamais les recettes, vous avez remarqué ? Ça ne marche pas. Quand on dit « il faut faire ça ! », chaque fois, vous faites autre chose, ça ne marche pas.

Parce que **la parole**... comme dit Hegel :

**La chouette de Minerve
prend son envol à la tombée de la nuit.**

On parle à partir de l'expérience qui est passée et non pas pour anticiper.

Pour rationaliser.

C'est ça l'Église, elle rationalise tous les trucs. Elle nourrit de sens, elle blinde de sens, comme les actualités. Le sujet ne peut faire que nourrir son symptôme en nourrissant le symptôme social.

Voilà, il s'agit de s'extraire de là, du sens.

Pour :

**Le Père, le Fils et le Saint-Esprit,
on peut dire Réel, Imaginaire, Symbolique.**



⇒ Donc **le fils**, c'est l'**Imaginaire** puisque c'est la spectacularisation de la mort de Dieu.

⇒ Le **Réel** lui, est inaccessible et irreprésentable. Ce qui meurt sur la croix, pour Hegel notamment, ce n'est pas le représentant de Dieu, mais le **Dieu** de l'au-delà lui-même.

⇒ Et quand le Christ se réincarne, la réincarnation ce n'est pas dans un autre corps, c'est dans **le Saint-Esprit**. C'est ça, le **Symbolique**. Le Saint-Esprit, c'est la communauté de ceux qui ont partagé l'expérience de la mort de Dieu et de la possibilité de créer une nouvelle collectivité.

C'est d'ailleurs à partir de là que **le christianisme** lui-même, qui dans ses premiers fondements possède une puissance politique telle, va par infiltration et par le dessous renverser

tout l'Empire romain — quand même, ce n'est pas rien, c'est tellement sous-estimé ! —.

Mais **la puissance du verbe** dans l'acception qui était celle des premiers chrétiens avait une dimension politique énorme, qui n'a plus aucun rapport avec les petits signifiants qui sont en cours aujourd'hui. On ne peut plus accéder à ces choses-là. Et ce qui tient ensemble bien sûr, c'est comme dans un nœud borroméen : l'objet petit *a* et le sujet :

⇒ L'**objet petit *a*** qui tient les trois cercles ;

⇒ Et le **sujet** qui correspond à cet objet petit *a*.

C'est là où la vérité touche au Réel de la mort
qui est spectacularisée,
c'est la mort de Dieu lui-même.

